

ELIZABETH SPENCER

*La petite fille brune*

Et autres nouvelles du Sud

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR MIRÈSE AKAR



QUAI VOLTAIRE

2003

"The Little Brown Girl"

## LA PETITE FILLE BRUNE

Le père de Maybeth avait un commerce en ville, à moins de deux kilomètres du lieu où ils vivaient, mais il possédait aussi un terrain d'une quarantaine d'arpents, plantés de coton et de maïs, en contrebas de leur maison. Celui-ci était à flanc de colline, et sur deux niveaux : aux premiers vingt arpents terminés par un à-pic couvert de plants de chênes et de vignes succédait une autre étendue de terre, plus basse, qui allait jusqu'à la limite de la propriété, marquée par un petit ruisseau. On pouvait embrasser l'ensemble du regard depuis la maison — les deux champs et le ruisseau, ainsi que d'autres champs, au-delà de celui-ci — mais, depuis le champ d'en haut, on ne pouvait pas voir plus loin que la rangée de saules qui bordaient le cours d'eau.

Durant neuf mois chaque année, le père de Maybeth recourait aux services d'un Noir du nom de Jim Williams pour assurer la récolte. Jim, qui travaillait en ville le matin, arrivait l'après-midi sur le coup de deux heures, solide gaillard en salopette bleue qui

Titre original :  
*The Southern Woman*,  
The Modern Library, New York.

© 2001, BY ELIZABETH SPENCER.  
© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2003.

avait parcouru la route d'une foulée à la fois puissante et légère. On le voyait aller à l'arrière de la maison pour atteler la mule noire au printemps, affûter la lame de la binette en été, ou traîner jusqu'au champ un grand sac de coton d'un blanc sale à l'automne. Au printemps, durant l'été puis en automne, il était là, devenant partie intégrante de la famille au même titre que Maybeth, ou Frère, ou Lester Junior ou Snookums, la cuisinière. Puis, une fois la dernière livre de coton pesée dans le froid crépuscule automnal, ce Jim si familier disparaissait. En hiver, il leur arrivait de s'adresser à un citadin noir dénommé Jim, et celui-ci leur répondait, aimable à souhait, mais ils auraient eu du mal à assurer qu'il s'agissait de la même personne. Les tiges du coton se dressaient, noires et humides, dans le champ, et les crêtes du maïs cassaient, et, les après-midi, une petite fille n'avait rien d'autre à faire qu'à se réchauffer au coin du feu, ou harceler Mère pour obtenir des friandises, ou se plonger à l'occasion dans un manuel scolaire. Les camarades de jeux étaient plutôt rares dans le coin où ils habitaient.

Survenait enfin cette journée de printemps où Maybeth pouvait descendre d'un bond du car de l'école, s'éloignant ainsi des horribles enfants qui s'y trouvaient, et gravir le raidillon qui menait à la maison, puis dévaler la colline, sous les érables, pour parvenir au champ. Jim s'y trouvait alors, occupé à labourer, et elle se mettait à le suivre pour la première fois de l'année. Jim se livrait à toutes sortes

d'activités distrayantes dans ce champ. En haut, là où les sillons prenaient fin, au bord de l'à-pic, il s'arrêtait parfois quand il avait sorti le soc de la terre et, tandis que la mule noire tournait en rond à l'intérieur du parcours balisé, il dressait la tête et chantait d'une voix bien sonore, aussi fort qu'il pouvait le faire : « Ama-a-zi-ning' grace »... La mélodie continuait de vibrer dans l'air, laissant présager les paroles suivantes, mais voilà que Jim était à nouveau à pied d'œuvre dans le champ, enfonçant le soc le long du sillon et avançant de sa démarche chaloupée.

Une fois, Maybeth essaya d'enchaîner : « Après, il y a "Quelle douce musique", Jim », dit-elle, s'efforçant de mettre ses petites chaussures dans les larges traces de pas laissées par celles de Jim.

Mais Jim se borna à dire : « En avant, Jimson Weed ! » D'autres fois, il appelait la mule Daisy Bell, et ça aussi c'était drôle parce que le nom de la mule était Dick, et Dick était un mulet, Maybeth en aurait juré. Mais quand elle en informa Jim, il se contenta de répondre : « Seigneur, Seigneur ! », comme si elle lui avait dit quelque chose qu'il n'avait jamais entendu jusque-là, ou quelque chose qu'il avait mal entendu au moment où elle le lui avait dit. Impossible de savoir ce qu'il en était au juste.

Mais, la plupart du temps, Maybeth posait à Jim des questions. Quand elle en faisait de même avec Mère, celle-ci finissait par s'étonner : « Mais enfin, qu'est-ce qui a bien pu te faire penser à ça ? » Ses questions faisaient rire son père qui disait : « Je ne

sais pas, ma chérie. » Jim, quant à lui, avait réponse à tout. Il savait pourquoi le geai bondissait dans l'air quand il volait et pourquoi le mulot balayait le sol de ses naseaux quand il prenait un virage, et pourquoi le soc en acier ressortait de terre aussi propre qu'il y était entré. Maybeth se doutait bien parfois que Jim racontait n'importe quoi mais, la plupart du temps, elle le croyait sur parole, comme elle croyait tout ce qu'on lui apprenait au cours de catéchisme, à l'école du dimanche.

Un après-midi de printemps, quelques jours avant que Maybeth ne fêtât son septième anniversaire, Jim arborait un nouveau bandana rouge dans la poche de derrière de sa salopette. Avant même d'arriver à sa hauteur, Maybeth le repéra et chercha aussitôt à se renseigner à son sujet.

— C'est ma petite fille qui me l'a donné, dit-il.

Il parlait de sa voix de bonimenteur, mais son visage était parfaitement impassible.

Maybeth pressa le pas derrière lui.

— Voyons, Jim, je ne savais pas que tu avais une petite fille ! Quel âge a-t-elle ?

— Elle aura huit ans l'automne prochain, répondit-il d'un ton tout ce qu'il y a de sérieux. Hue, la mule !

— Et elle est grande ?

— Elle a à peu près la même taille que toi, ma chérie.

Maybeth crut voir s'avancer une petite fille toute brune dans une robe empesée à carreaux bleu et

blanc. Dès lors, toutes ses questions se concentrèrent sur elle, et si Jim parvenait à garder son calme, c'était bien parce que c'était Jim.

— Quand vas-tu me la faire connaître, Jim ? Quand va-t-elle venir jouer avec moi ?

— Un jour de la semaine prochaine, peut-être.

— Quel jour de la semaine prochaine ?

— Vers le milieu de la semaine, j'imagine.

— Oh, tu te moques de moi, Jim ! Tu n'es pas en train de te moquer de moi ?

— « Ama-a-zi-in' grace... », se mit à chanter Jim tandis que le mulot noir tournait dans le parcour balisé, un nuage bas, tout embrasé, derrière lui.

Et, ce soir-là, quand Jim eut fini de dîner à la cuisine et repartit, la petite fille à la robe à carreaux bleu et blanc s'attarda.

— Mère, devine ce que Jim m'a dit aujourd'hui, fit Maybeth en ouvrant son manuel d'arithmétique au coin du feu. Il m'a dit qu'il avait une petite fille. Elle va venir jouer avec moi.

— Oh, ma chérie, Jim s'est moqué de toi ! Jim n'a pas d'enfants, n'est-ce pas, Lester ?

— Pas à ma connaissance, répondit le papa de Maybeth. Ce n'est d'ailleurs pas plus mal, vu la façon dont il boit et se conduit chaque samedi soir.

— Il s'est moqué de toi, dit Mère.

Maybeth s'absorba aussitôt dans ses additions.

— Je le savais bien, repartit-elle.

Et, d'une certaine façon, elle l'avait compris depuis le début. Mais, en même temps, elle ne l'avait

pas compris, et le fait de ne l'avoir pas compris continuait de se mêler au fait de l'avoir compris, et elle ne réfléchit pas davantage à la question. Rien n'avait changé, et elle jouait avec la petite fille brune avant de s'endormir le soir, et quand elle s'ennuyait en classe, et quand elle gardait le silence dans le car qui la ramenait chez elle en compagnie de camarades dissipés. C'était d'abord à son sujet qu'elle posait des questions quand elle courait en direction du champ après l'école, tandis que le soleil dardait ses rayons chauds sur ses cheveux blonds et qu'elle éprouvait déjà le besoin d'enlever ses chaussures.

Tout cela jusqu'à ce vendredi où Maybeth eut sept ans. Ce fut un anniversaire parfait à tous égards. Le matin, au petit déjeuner, elle trouva deux gros dollars en argent sous son assiette. Ses camarades de classe chantèrent à son intention « Joyeux anniversaire » et, le soir, Snookums, la cuisinière, revint de chez elle pour préparer le dîner, et la famille eut droit à du poulet frit accompagné de riz et de sauce ainsi qu'à un gâteau d'anniversaire à la noix de coco.

Maybeth se précipita dans la cuisine pour montrer ses dollars en argent à Snookums et Jim.

— Regarde, Snookums ! Regarde, Jim ! s'écria-t-elle.

— Seigneur Dieu ! s'exclama Snookums.

C'était une jeune Noire sémillante avec une taille fine et des cheveux noirs lisses.

— Ça par exemple, ça par exemple ! dit Jim. Ce sont des pièces sonnantes et trébuchantes, n'est-ce pas, Snookums ?

— Seigneur Dieu ! répéta Snookums.

— Qu'est-ce que tu préférerais avoir, Snookums, demanda Jim, des pièces sonnantes et trébuchantes ou des billets de banque ?

La porte de la salle à manger était ouverte, et Maybeth entendit son frère aîné s'esclaffer et brailler : « Les deux feraient l'affaire pour payer l'alcool du samedi soir, pas vrai ? »

Jim et Snookums se tenaient les côtes, et Maybeth se sentit un peu honteuse.

Après le dîner, elle mit les deux dollars en argent dans une petite boîte, elle-même enfermée dans une boîte plus grande qu'elle cacha tout au fond, à droite, dans le tiroir de son bureau.

Le lendemain tombait un samedi, et il pleuvait, si bien que Jim resta dans la grange à égrainer des épis de maïs pour les poulets sous le regard de Maybeth.

— Je pensais pouvoir amener ma petite fille pour jouer avec toi la semaine prochaine, dit-il.

Maybeth était atterrée.

— Et pourquoi tu ne pourrais pas l'amener, Jim ? Pourquoi tu ne pourrais pas l'amener ?

— Elle a pas une jolie robe comme la tienne. Elle a rien d'autre qu'une vieille robe marron. Elle dit qu'elle a honte de venir.

Maybeth détachait un à un d'un épi les grains de maïs récalcitrants, et son cœur se mit à battre très fort.

— Tu es bien sûr d'avoir une petite fille, Jim ?  
Jim ne répondit pas.

— Il y a des robes à la boutique du juif, poursuivait-il d'un ton triste. Mais elles sont à presque deux dollars. Il faut beaucoup de temps à un nègre pour amasser une somme pareille.

Quelques minutes plus tard, Maybeth courait sous la pluie en direction de la maison.

Elle sortit les deux dollars en argent de la petite boîte enfermée dans la boîte plus grande et retourna à toutes jambes dans la grange.

— C'est pour quoi au juste ? demanda Jim Williams, tenant les deux pièces dans la paume de sa main et la regardant de biais.

— C'est pour la robe, dit Maybeth. Tu sais. Pour la robe de ta petite fille, Jim.

— Ton papa, il va pas apprécier de te voir t'amuser avec cet argent, fit-il.

— Il ne le saura pas, rétorqua Maybeth.

— Tu es sûre ? demanda-t-il, faisant claquer d'un coup sec les trois fermoirs de son petit porte-monnaie de cuir.

— Je ne lui en parlerai pas, dit Maybeth.

— Je m'en vais lui acheter une robe jaune, annonça Jim sur un ton suave de psalmodie, et le maïs tombait de ses mains par poignées entières et

crépitait contre les parois du seau, au même rythme que la pluie sur le toit de tôle.

Maybeth ne savait pas pourquoi elle avait donné l'argent à Jim. Tout s'était passé comme quand on joue tout seul à faire des pâtés de sable et qu'on se procure du vrai sel et du vrai poivre pour les pâtés en question, ou qu'on se déguise en grande dame et qu'on met sens dessus dessous le contenu de tous les placards et des coffres en bois de cèdre pour trouver la tenue vraiment adéquate : chaussures à hauts talons et petits boutons ou chapeau orné d'une plume. Jim et elle jouaient à faire semblant de croire que Jim avait une petite fille. Mais, quand ils eurent fini de jouer, Jim ne rendit pas l'argent et, bien entendu, elle n'était pas vraiment sûre de s'être attendue à ce qu'il le lui rende. Aussi ne le lui réclama-t-elle jamais. Et, parce qu'elle ne connaissait pas vraiment la signification de l'argent, son chagrin se concentra sur les deux boîtes vides au fond du tiroir de sa commode.

Elle y repensa avec une certaine amertume le lundi matin suivant lorsque, conduite à l'école par son père dans la camionnette, elle aperçut une robe jaune dans la vitrine de la boutique du juif. En revenant de l'école dans le car, elle y jeta à nouveau un coup d'œil et éprouva un sentiment bizarre, parce que la robe jaune avait disparu.

Maybeth dévala si rapidement la colline jusqu'au champ cet après-midi-là que le martèlement de ses pieds la secouait tout entière et qu'elle eut du mal à

s'arrêter à la barrière. Tout au long du trajet à bord du car qui la ramenait à la maison, tout au long de sa course à travers le jardin et à flanc de colline, elle s'était imaginée Jim faisant avancer la charrue dans le sillon avec sa petite fille vêtue de la robe jaune derrière lui, et qu'ils lèveraient les yeux quand Maybeth ferait son apparition. Depuis la barrière, elle voyait que Jim était en train de labourer le coin en bordure du champ, là où la terre était la plus basse. Il en avait presque terminé avec sa partie élevée. Elle distinguait tout juste le sommet de sa tête derrière les oreilles de Dick qui remontait la côte. Maybeth traversa à plat ventre les fils de fer barbelés, faisant un accroc à sa robe. Quand elle en eut libéré le tissu et qu'elle leva les yeux, Jim était entièrement visible sur la partie haute du champ, et il était tout seul.

Maybeth s'éloigna lentement de l'érable qui faisait de l'ombre et se retrouva sous le soleil brûlant. Tandis qu'elle franchissait les sillons, les mottes de terre la firent trébucher une ou deux fois. Elle finit par s'écrouler derrière lui.

— J'ai déchiré ma robe, tu vois ? lui dit-elle, tenant en l'air son ourlet défait.

Il posa sur elle son regard, la sueur dégoulinant sur ses tempes, sa joue en plein soleil.

— J'vois ça, fit-il. Tu l'as bel et bien déchirée.

Ils étaient presque parvenus au sommet de l'à-pic quand elle demanda :

— Pourquoi ta petite fille n'est pas venue aujourd'hui, Jim ?

Il avait fait une pause, le soc enfoncé dans le nouveau sillon, pour se tailler une carotte de tabac. Il inclina brusquement sa tête frisstottée en direction du ruisseau.

— Elle est là, en bas, dit-il.

— En bas ?

— Elle avait honte de venir avant que tu arrives. Elle a dit qu'elle allait rester dans les buissons et t'attendre. Elle va arriver d'ici une minute.

Maybeth courut jusqu'au rebord de l'à-pic, parmi les chèvrefeuilles, et scruta longuement du regard les petits saules le long de la berge du ruisseau, si longuement que leur vert tendre printanier finit par lui brouiller le regard.

— Où donc, Jim ? Où donc ?

Jim fixa les rênes sur le manche de la charrue. « Hue, la mule ! » fit-il. Il s'éloigna d'elle, parcourant le rebord de l'escarpement jusqu'à son point le plus élevé où il s'immobilisa, dominant de sa haute taille tout le paysage. Il pointa le doigt.

— Regarde, dit-il, d'un ton indéfinissable. Regarde de ce côté. Elle est assise par terre. Tu vois. Elle a croisé les jambes.

— Elle porte une... une robe jaune ?

— Oui, ma p'tite dame ! Oui, ma p'tite dame ! Alors, tu la vois, toi aussi !

— Est-ce qu'elle est assise sous ce gros bouquet de saules, là-bas, à droite ? Assise en tailleur ?

— Oui, ma p'tite dame ! c'est bien ça ! sous ce gros bouquet de saules.

— Et elle a une main posée par terre ?  
 — Oui, ma p'tite dame ! Ah, on peut dire que tu l'as vue !

Il retourna alors, en deux enjambées, à sa charrue.  
 — Elle va venir. Ma petite fille va venir. Hue, la mule ! Elle sait que nous l'avons vue, et elle va venir. Hue, ma belle !

Le soc s'enfonça dans le sol, et Maybeth, toujours debout sur l'escarpement, entendait le grincement du harnais et le bruit des petites racines arrachées tandis que la terre meuble était retournée. Elle continuait de regarder, et la masse verte indistincte au-delà du champ en contrebas se déploya en éventail avant d'enserrer les contours de quelque chose — mais était-ce bien quelque chose ? — qui ressemblait à une image fixe sous les saules. Maugréant tout seul, Jim Williams continuait d'avancer le long de la pente, mais Maybeth resta sur l'escarpement, aussi immobile que la fleur de chèvrefeuille cannelée à côté de sa main et que les saules qui se dressaient dans la touffeur de l'air, de l'autre côté du champ inférieur.

Maybeth se mit à marcher, puis elle se mit à courir, à courir de plus en plus vite. Avec leurs lourdes mottes de terre, les sillons se succédaient sous ses pas, essayant de la piéger, de la retenir loin de la colline, et de la maison blanche sur la colline, et de

Mère.

Elle reprit un peu son souffle dans le jardin, puis elle pénétra dans la maison et trouva sa mère dans la cuisine, en train de boire de l'eau.

— Mais pourquoi astu si chaud, ma chérie ? demanda Mère. Pourquoi es-tu revenue du champ ? Comment aurait-elle pu parler de la robe jaune et de quelque chose qui s'était mis à bouger sous les saules ?

— J'ai... j'ai eu faim, dit Maybeth.

Mère lui donna un morceau de pain de maïs froid et lui dit d'aller se mettre sur les marches de derrière. Un bruit se fit entendre à l'angle de la maison. Un coq nain s'avancait vers elle le long du chemin dallé. Maybeth se leva d'un bond, toute tremblante, lui jeta la petite gâterie et se précipita à l'intérieur de la maison, parcourant ses pièces l'une après l'autre.

— Mère ! appelait-elle. Mère !

— Je suis ici, ma chérie.

Quand elle pénétra dans la pièce, sa mère leva les yeux vers elle. Puis elle mit de côté sa corbeille à ouvrage, prit Maybeth dans ses bras et se mit à la bercer dans le rocking-chair.



## UNE ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Ce dimanche-là ne ressemblait à nul autre car nous étions seuls pour la première fois. Je n'allais pas encore à l'école et lui en avait fini avec elle depuis si longtemps qu'elle devait représenter pour lui comme le rêve de quelque chose qui était censé avoir eu lieu mais n'avait jamais vraiment eu de réalité car je ne parviens à me souvenir d'aucune histoire concernant l'école qu'il m'eût racontée, et me le figurer assis dans une salle de classe, à égalité avec des camarades de son âge est quelque chose dont je suis incapable aujourd'hui, de même que je l'étais alors. Je ne peux tout simplement pas imaginer cela. Il lisait beaucoup et avait sans doute un précepteur, oui, cela je peux l'imaginer dans le contexte de la plantation où il vivait.

Mais il avait fini par venir s'installer dans cette ville, pour passer ses vieux jours auprès de sa fille, laquelle se trouve être ma mère. C'était la seule de ses enfants à être libre pour rester avec lui tout le temps, et il en allait de même pour lui en ce qui me

concernait : nous faisons du baby-sitting l'un pour l'autre.

Mais cette expression n'avait pas cours à l'époque.

Beaucoup d'autres choses avaient cours néanmoins, l'une d'entre elles étant que je devais impérativement aller à l'école du dimanche.

On tenait pour une vérité intangible que le monde tout entier devait faire partie de l'église, et si mon grand-père ne la fréquentait que rarement, c'était là une énigme que personne ne cherchait à élucider. Je n'étais que depuis peu en âge d'écouter les sacro-saints sermons, mais j'avais été inscrite à l'école du dimanche sitôt qu'il m'était devenu possible d'entrer par la porte sur mes deux jambes. La personne qui guidait mes pas me faisait ensuite asseoir sur une chaise rouge minuscule, mes jambes ne touchant même pas le sol. Il faisait toujours froid à l'église. Même en été, la température y était fraîche. On nous donnait des images à colorier et des versets de la Bible à retenir par cœur et, pour finir, une carte postale en couleurs représentant Moïse, ou Jésus, ou un autre personnage de la Bible, portant une barbe et revêtu d'une robe qui lui donnaient une allure exotique.

Aujourd'hui, je n'irais probablement pas à l'école du dimanche, et je ne m'en désolais que parce que je ne recevrais pas la carte postale. Je me demandais ce qu'elle représentait. Il n'y aurait personne pour me l'apporter. Ma mère et mon père ne

se trouvaient même pas en ville. Ils avaient dû partir en voiture juste après le petit déjeuner pour se rendre dans une ville voisine. Une tante par alliance était décédée, et ils allaient assister à ses obsèques. Ma mère m'expliqua que j'étais trop petite pour assister à des obsèques.

Après leur départ, je m'assis sur le tapis à côté de mon grand-père. Il était assoupi dans son fauteuil, au coin du feu, et il ronflait. Au bout d'un moment, son ronflement le réveilla. Il se tailla une chique et la mit dans sa bouche. « Tu vas aller à l'école du dimanche ? » me demanda-t-il. « Je ne peux pas y aller toute seule », répondis-je. « Personne ne m'a dit de t'y conduire », fit-il observer, une réflexion qui lui était destinée plutôt qu'à moi. L'idée m'était déjà venue que nous étions tous les deux embarqués sur le même bateau : nous trouvant en marge de la vie grandeur nature où les choses se produisaient pour de bon, nous devions faire ce que mes parents nous demandaient mais, corollairement, nous n'étions pas obligés de faire ce qu'ils ne nous demandaient pas. Quelque part en chemin, malgré tout, mon grand-père avait acquis des droits que je n'avais pas. Ne pas être obligé d'aller à l'église en était un. Il disposait aussi de son propre argent et n'avait donc pas à en réclamer.

Il regarda par la fenêtre.

— La journée promet d'être belle, dit-il.

De quelle façon nous nous retrouvâmes sur la route conduisant en ville en ce dimanche matin, je

ne m'en souviens pas. La ville était aussi éloignée de chez nous que l'église, quoique située dans la direction opposée, et l'un et l'autre n'étions pas sans le savoir, mais je ne soufflai mot à ce propos tandis que nous marchions. Mon grand-père se rendait à pied en ville tous les jours sauf le dimanche, y aller ce jour-là étant tenu pour un péché car le drugstore était ouvert, de même que le salon de coiffure quand il faisait beau. La station-service était ouverte, elle aussi. Mes parents considéraient que le drugstore était tenu d'ouvrir mais ne devait vendre que des médicaments, et qu'une station-service et un salon de coiffure ne devaient pas être ouverts du tout. Il y avait sûrement un moyen de téléphoner à la station-service pour obtenir de l'essence en cas d'absolue nécessité. C'était une chose qui, pour eux, allait de soi. Je les avais souvent entendus en parler. Personne ne devait se rendre en ville le dimanche car cela donnait un argument à ceux qui ouvraient leurs commerces.

Mon grand-père était très grand de taille. Il me fallait tendre le bras pour lui tenir la main au cours de notre marche. Il portait un costume à chevrons bleu marine et gris anthracite, et le pan de son manteau était bien au-dessus de moi, la chaîne en or de sa montre pratiquement hors de vue. Je voyais en revanche sa canne qui évoluait devant moi, prestement maniée au rythme de sa foulée : c'était elle qui me tenait compagnie. Je me rendis compte, le long de notre parcours, que nous étions surexcités, que ce

chemin familial semblait à la fois nouveau et différent, un peu comme si une brume qui aurait précédemment tout recouvert avait été tout d'un coup écartée, de la façon dont on se débarrasse d'une écharpe. En outre, je m'amusais comme je ne m'étais encore jamais amusée.

Quand nous arrivâmes devant le salon de coiffure, mon grand-père y pénétra et se mit à parler avec le coiffeur comme aussi avec tous ceux qui traînaient par là, encouragés à sortir de chez eux par cette journée ensoleillée. Ils parlèrent de politique, des récoltes et du temps qu'il faisait. Le coiffeur qui me coupait toujours les cheveux s'approcha pour voir si ma coupe avait besoin d'être rafraîchie, et mon grand-père dit qu'il ne le pensait pas mais que, en revanche, j'aurais peut-être besoin d'un bon brosseur. Mes parents étaient partis si vite après le petit déjeuner que c'était miracle que je fusse habillée. Quelqu'un qui était arrivé après nous s'enquit : « Ils sont allés aux obsèques, à Grenada, n'est-ce pas ? », et c'était la première personne à y faire allusion, mais je savais que les autres n'avaient rien dit parce que tout le monde savait que mes parents étaient absents, et pourquoi, et où ils se trouvaient. Les choses étaient toujours connues des uns et des autres, je m'en rendais bien compte, mais sans que trop d'importance leur fût accordée. Les bras musclés du coiffeur, couverts d'une toison rousse, me soulevèrent pour me déposer dans son fauteuil géant où j'aimais tant à être assise. Il me brossa les

cheveux, puis les peigna. Les grands miroirs étincelaient et tout était merveilleux.

Nous allâmes aussitôt après au drugstore. Le pharmacien, un petit homme infirme, s'avança vers nous en boitillant, un large sourire éclairant son visage, et bavarda avec mon grand-père un bon bout de temps. Mon grand-père finit par lui dire : « Donnez à la petite un cornet de glace à la fraise », et je me retrouvai avec le cornet dans la main, ce qui en soi tenait du prodige, et le monde dont il était le centre se dilata sans bruit autour de lui, avec une bienveillance enchanteresse. C'était en fait quelque chose de trop extraordinaire pour être mangé, et je ne me souviens pas de l'avoir mangé. Ce fut seulement après que nous fûmes enfin arrivés à la maison où l'on sentait l'odeur des vêtements de mes parents et de leurs affaires que j'entrevis ce qu'ils pourraient penser de ce que nous venions de faire et fus envahie par l'anxiété, parmi d'autres sentiments moroses.

Leur voiture ne tarda pas à remonter l'allée, et ils firent leur entrée avec l'attitude qui sied à un retour d'obsèques, remâchant des souvenirs pénibles et peu enclins à s'exprimer comme à l'ordinaire. Quand ma mère eut préparé le dîner, nous nous assîmes autour de la table et ne nous montrâmes pas très bavards.

— Le feu dans la cheminée a tenu la distance ? demanda ma mère à mon grand-père.

— Oh, il ne faisait pas froid, répondit-il. Nous n'en avons pas eu tellement besoin.

Il mangeait en silence et je faisais de même.

Les dimanches après-midi, nous passions notre temps à lire le journal. Ma mère ne savait pas trop s'il était recommandé de le faire, mais cela ne nous empêchait pas de céder tous à cette tentation. Après cette épreuve qui consistait pour moi à me mettre sur mon trente et un, à me rendre à l'école du dimanche et à assister à l'interminable office qui précédait le dîner, pouvoir fourrager dans ces grands journaux dont les pages craquaient entre les doigts, particulièrement ceux qui contenaient des bandes dessinées, pleines de couleurs criardes, de points d'exclamation sonores, de points d'interrogation, d'éclats de voix et de toutes sortes de mauvaises actions tenait presque de l'acte de débauche. Mon grand-père avait été gagné par le sommeil au coin du feu et s'était retiré dans sa chambre, cependant que ma mère et mon père s'étaient suffisamment libérés de leurs méditations funèbres pour bavarder un peu et tenter quelques plaisanteries.

— Qu'avez-vous fait tous les deux ? me demanda ma mère. Comment avez-vous passé le temps en notre absence ?

— Nous sommes allés en ville, répondis-je, car je venais de rire en entendant quelque chose de drôle qu'ils avaient dit.

J'avais envie de partager avec eux le bonheur que j'avais ressenti au cours de la matinée, mais sans en dire davantage, et sans chercher à provoquer de pro-

blème. Mais, avec une surprenante vivacité, ma mère mit aussitôt le doigt sur le manquement.

— Vous n'êtes pas allés au drugstore, au moins ? Je levai les yeux. Pourquoi avait-il fallu qu'elle pose la question ? Je n'avais pas envisagé qu'elle puisse le faire. À présent, mon père me regardait, lui aussi.

— Si, m'man, répondis-je en prenant mon temps. Puis j'ajoutai : nous n'y sommes pas restés longtemps.

— Et tu as eu un cornet de glace à la fraise ou pas ?

Ils me regardaient tous les deux. Mon visage devait refléter autant la surprise que la culpabilité. Je n'aurais jamais imaginé qu'ils pourraient pousser les choses aussi loin. Pourquoi, au cours d'une journée où s'étaient déroulées des obsèques, fallait-il qu'ils se préoccupent du fait que quelqu'un avait acheté un cornet de glace ?

— Tu en as eu un ? demanda mon père.

Ce qu'il y a lieu de savoir, c'est que mes parents croyaient vraiment à tout ce en quoi ils assuraient croire. Ils croyaient que d'atroces punitions étaient promises à ceux à qui il arrivait d'oublier que le sabbat était sacré. Ils croyaient à environ un million d'autres choses. Et cela avec une totale sincérité.

Beaucoup plus tard, ma mère alla dans la chambre de mon grand-père. Je l'avais suivie sans faire de bruit et j'entendis donc les propos qu'ils échangeaient.

— Elle a raconté que tu l'avais emmenée en ville durant notre absence et qu'elle a eu un cornet de glace.

Il s'était réveillé et lisait à la lumière de sa lampe. Il donna d'abord l'impression de n'avoir rien entendu. Puis il finit par poser son livre à plat sur ses genoux et par lever les yeux.

— En effet, dit-il d'un ton léger.

Un ange passa. Au bout d'un moment, elle tourna les talons et s'éloigna.

À ma connaissance, les choses en restèrent là.

En raison de cet incident, la tranquillité d'esprit dont jouissait mon grand-père s'insinua en moi. Et cela, je pense, à cause de la façon mesurée dont il avait posé son livre sur ses genoux pour répondre. Une vie entière se trouvait enclose, condensée dans ce geste, et j'avais joué mon petit rôle dans cet épisode dont l'enseignement se dévoila progressivement à moi.

Après cela, quand bien même notre existence avait repris son cours normal, mes parents n'eurent plus grande autorité sur moi en ce qui concernait les questions religieuses. Ils pouvaient bien cadénasser la porte de la grange, le cheval piaffant de la liberté caracolait déjà dans mon petit univers. Sur le versant de la colline, de l'autre côté du ruisseau, dans le pâturage voisin — où donc ? Quelque part, à coup sûr. La morale de l'histoire avait été tirée et, de ce fait, tout était désormais devenu différent.

Elizabeth Spencer

# Nouvelles du Sud

*Traduit de l'anglais par Simone Darses,  
Geneviève Doze et Monique Manin*

DEUXIÈME TIERCE

1991

"The Day Before"

## LE JOUR D'AVANT

Quand je fis mon entrée à l'école, mon grand-père, notre voisine, une vieille demoiselle et ses deux frères, des vieux garçons, s'intéressèrent activement à cet événement, si important dans ma vie, et entreprirent de faire pour moi tout ce qui leur vint à la tête. L'un m'acheta un panier à déjeuner, l'autre pensa à ce qu'il faudrait mettre dedans et Miss Charlene Thomas, la vieille fille, me fit un cartable en toile verte avec mes initiales brodées dessus en fil d'or. L'un d'eux alla même jusqu'à la ville, au bazar qui vendait les livres d'école, et me prit un abécédaire neuf pour remplacer le vieux, encore parfaitement bon, qui avait appartenu à mon cousin. Et il y avait un plumier, vert aussi, avec l'inscription CRAYONS en lettres dorées, contenant trois longs crayons Conté jaunes, une gomme - avec un bout pour l'encre, l'autre pour la mine de plomb -, un porte-plume, deux bcs d'oise et un petit taille-crayon en acier. Mon grand-père posa le long coffret sur ses genoux, souleva le couvercle et, se servant avec précaution du taille-crayon, se mit à tailler un des Conté. Quand il eut fini, il épousseta ses panta-

lons, sortit son canif à manche en os et tailla les deux autres crayons à sa manière. Puis il referma la boîte et me la tendit. Je la mis dans mon cartable avec l'alphabet.

Mr. Dave Thomas, un des deux frères célibataires de Miss Charlene, qui malgré la canicule d'août était allé exprès à la ville, nous dit à son retour que les cahiers n'étaient pas en vente parce qu'ils n'étaient pas encore arrivés, mais qu'on pourrait les acheter aux instituteurs pour cinq cents le jour de la rentrée. « Voilà tout de suite cinq cents », dit Mr. Dave en fouillant dans sa poche de pantalons. « Je t'en donne autant », dit mon grand-père. J'étais gâtée, pourrie, mais je ne le savais pas. De son côté, Miss Charlene faisait cuire des pains au gingembre pour mon panier-dînette. Je répétais à la ronde que j'étais furieuse d'entrer à l'école parce qu'il faudrait que je porte des souliers, mais tout le monde, y compris la cuisinière, pouffa de rire devant ce flagrant mensonge. Depuis plus d'un an je mourais d'envie d'aller à l'école.

Mon grand-père disait que dans la famille nous étions tous dégourdis et que j'aurais de bons résultats moi aussi. Ma mère répondait que je n'aurais probablement pas de difficultés la première année parce que je savais déjà un peu lire (en fait j'avais lu le syllabaire de fond en comble). « Après ça, je ne sais trop », disait-elle. Je me demandais si elle croyait que j'échouerais la seconde année. Cela ne me troubla pas plus que si j'avais appris la mort de quelqu'un mais je me tins sur mes gardes. Mr. Ed, le frère de Mr. Dave, vint me chercher tout au fond de l'enclos des vaches pour m'enseigner à

manier un livre neuf. Debout à côté de sa chaise, mes pieds nus posés l'un sur l'autre, je l'observai ouvrir le livre bien à plat, d'abord par le milieu, puis prendre au fur et à mesure quelques feuilles des deux côtés, les aplatis d'une main ferme et régulière, sans brusquerie, pour ne pas faire craquer le dos et ainsi de suite jusqu'à la dernière page. C'était, me dit-il (comme ils le disaient tous), une question de respect pour les livres. Il me dit de le faire à mon tour maintenant qu'il m'avait montré comment m'y prendre. « Attention à tes mains, qu'elles soient bien propres. Après ça nous irons manger une tranche de pastèque pour nous rafraîchir. » Je me souviens toujours de l'odeur particulière de ce livre-là – le papier neuf, la reliure, la colle et l'encre d'imprimerie –, comme si tout se combinait pour qu'un livre ait un parfum bien à soi. Le plumier avait du reste une autre odeur, ainsi que la toile neuve du cartable. Mes souliers marrons étaient neufs aussi et portaient la marque Buster Brown. Je n'aimais pas ce nom parce qu'il figurait toujours au-dessus du portrait d'un petit garçon joufflu avec une frange plate et des cheveux coupés au carré, et qui souriait comme si sa bonne humeur était inaltérable. Je ne sais pas très bien de quoi j'avais l'air, mais je sais que je n'avais pas cet air-là et que je n'avais pas envie de l'avoir. Je demandai la permission de porter mes tennis neufs à l'école, et sinon les neufs du moins les vieux. Ma mère répondit qu'à l'école je ne pouvais porter aucune sorte de tennis, et quand je répliquai qu'en ce cas je préférerais aller pieds nus elle me traita d'idiote. Je racontai ça à mon grand-père mais il se contenta de dire je devais



obéir à ma mère. Je compris que lui m'aurait laissé faire à mon idée et qu'il m'avait seulement dit ce qu'il fallait qu'il dise. J'avais l'impression que mes parents n'étaient jamais aussi compréhensifs que mon grand-père, Mr. Dave, Mr. Ed ou Miss Charlene.

Ce jour-là après déjeuner il faisait très chaud et ils allèrent tous faire la sieste. Après s'être un peu éveillés, ils s'étaient endormis — les uns avec leurs grands éventails en travers de la poitrine, les autres ronflant — quand les deux chiens airedales de Mr. Dave furent pris à l'improviste d'une envie frénétique de courir. Un parent en visite chez nous, ou quiconque peu familier de notre route (une route qui ne menait nulle part sauf chez nous ou à la maison des Thomas), aurait pu mourir d'épouvante à la vue de ces airedales fonçant à tort et à travers en pleine canicule comme s'ils étaient devenus fous. Il paraît que c'était la chaleur qui leur montait au cerveau et les incitait à courir. Tout se passait en silence, ils surgissaient de n'importe où la gueule écumante, filaient comme deux boules de feu, d'abord autour de la maison de Miss Charlene, puis de haut en bas du pâturage entre leur maison et la nôtre, puis tout autour de chez nous et, coupant finalement à travers le champ face à la maison, ils se mettaient à tourner au milieu du coton et du blé et ravageaient tout comme un cyclone. Soudain le feuillage cessait de trembler et longtemps après les chiens finissaient par sortir en se traînant, langue pendante, et rentraient chez leur maître. Ils rampaient sous la maison et pouvaient alors dormir des heures durant. Nous nous étions habitués à leurs

courses folles et admettons qu'il valait mieux leur laisser la voie libre; ces démons ne nous faisaient pas peur. Les enfants noirs les surveillaient plus attentivement que quiconque et s'écriaient : « Oh ! dis-donc, vise un peu là-bas ! » Les Blancs avaient des coups de soleil ou des coups de chaleur qui les épuisaient (je n'ai jamais très bien compris la différence entre ces deux maux et je l'ignore encore). Les chiens avaient des accès de galopade.

On appelait ces airedales Pet et Beauty, et seul leur propriétaire, Mr. Dave, pouvait les distinguer l'un de l'autre. Pour lui, leurs crises étaient une sorte de maladie, et comme il adorait ses chiens, il était très préoccupé. Il leur donnait du petit-lait dans des assiettes posées par terre et il réussissait à leur faire prendre à la cuillère un médicament bleu de cobalt, en maintenant avec son pouce leur gueule grande ouverte, puis en leur refermant les mâchoires et en les serrant comme un étou. Ce remède devait avoir un goût horrible car les chiens résistaient tant qu'ils pouvaient avant de l'avaler et essayaient de s'esquiver en s'agrippant au sol avec leurs pattes, secouant leurs têtes dans tous les sens et roulant des yeux blancs. Mais qu'ils bondissent comme des balles ou ruent comme des poneys sauvages, Mr. Dave finissait toujours par avoir le dessus, et quand les chiens semblaient ne jamais devoir céder, ils abandonnaient le combat et avalaient. Une fois de plus c'était fait. Je n'ai jamais su si ce remède était ou non efficace.

Ils avaient eu un de leurs accès de folie justement ce fameux après-midi, veille de mon entrée à l'école. Une amie de ma tante, venue d'un autre

coin de campagne, était à la maison et nous l'avions décidée à rester déjeuner. Quand de la fenêtre de sa chambre elle avait vu les chiens filer comme des flèches, elle avait réveillé toute la maisonnée endormie pour la sieste.

- Les chiens! Gare aux chiens! hurlait-elle.  
- Ce n'est rien! cria mon père du fond du vestibule.

- Ils ont simplement des crises de galop, Miss Fannie, expliqua ma mère qui ajouta : Ce n'est pas la rage.

- Et eux, au moins, ils n'aboient pas, grogna mon grand-père, furieux d'avoir été réveillé.  
Du reste il ne l'aimait pas beaucoup et disait qu'elle avait du sang indien.

Je ne sais pas quelle idée je me faisais de ce que serait l'école. Elle était tout en haut de la côte, à moins de vingt minutes de marche, juste un peu trop loin pour revenir déjeuner à la maison. J'étais passée devant le bâtiment et le parc toute ma vie, si j'ose dire. Mon frère y avait été, mes cousins aussi, et ils étaient bien toujours les mêmes quand ils revenaient de cette école à la maison. Mais pour moi, quand j'essayais de me représenter ce «là-bas», c'était dans ma tête comme un brouillard que je n'arrivais pas à percer, dont je ne tirais que des images confuses.

Une fois que j'y fus, tout devint assez clair mais me parut d'une étrangeté extrême. J'aurais aussi bien pu être dans un autre Etat ou parmi ces Yankees dont j'avais entendu parler mais que je n'avais jamais vus. Du fond du parc je pouvais voir notre maison. Pourtant j'avais l'impression de la

regarder de la lune. Il y avait là beaucoup d'enfants, les uns jouaient sur des balançoires, d'autres glissaient sur des toboggans, buvaient aux fontaines, bavardaient, couraient ou se mettaient en rangs pour entrer dans les salles de classe. Ils avaient tous l'air de se connaître. Moi je n'en reconnus aucun sauf un des plus grands qui venait à notre petite école du dimanche. Ils s'arrêtèrent et dirent «Salut», et je répondis «Salut». L'un d'eux me dit :

- Je ne savais pas que tu allais entrer à l'école.

- Et bien maintenant tu le sais.

Puis je me suis approchée d'une fillette de ma classe et je lui ai dit que j'habiterais en bas de cette rue-là, en lui montrant avec mon doigt.

- Je le sais, me dit-elle.

Elle avait des cheveux blonds presque blancs, de pâles yeux bleus et une peau très claire, et elle ne me regardait pas en me parlant. Sa façon de dire «Je le sais» me fit comprendre qu'elle devait savoir à peu près tout. Depuis j'ai vu des gens sophistiqués - bien entendu à l'époque je ne connaissais même pas le mot -, mais elle l'était et reste pour moi la définition même de la sophistication. Je n'avais pas envie de partir et de me retrouver de nouveau toute seule.

- Je vis à côté de chez Miss Charlene Thomas, de Mr. Dave et de Mr. Ed Thomas.

- Je le sais, répéta-t-elle, toujours sans me regarder. Ils donnent à manger à leurs vieux chiens dans des assiettes de porcelaine de Limoges.

C'était à mon tour de dire «Je le sais», car je l'avais vu faire assez souvent en effet. Mais je ne répondis rien.

Bien souvent je m'étais attardée devant la petite vitrine chinoise, aux minces pieds galbés, devant la glace non pas plate mais légèrement bombée comme un drap dans le vent, et je m'émerveillais chaque fois devant ces services aux formes bizarres. « Les tasses Syllabus », m'expliquait Miss Charlene quand je lui demandais, « les assiettes à arêtes pour quand on mange du poisson ». Il y avait aussi des tasses toutes petites et des grandes, des bols, des saucières, et même une série de salières à peine hautes comme le pouce et aussi finement peintes qu'un plat. Je savais que ces porcelaines, comme la maison et tout ce qui était dedans – les meubles en bois de rose qu'aimait tant ma mère, les rideaux de taffetas rose et les miroirs dorés – avaient appartenu à la tante des trois Thomas, une certaine Miss Bedford, morte avant ma naissance, extrêmement cultivée, brillante causeuse et dont le perroquet pouvait citer Shakespeare. Les mots ne me venaient pas pour dire la moindre de ces choses à la fillette qui savait tout. Si j'étais incapable de faire ce qu'elle avait réussi avec désinvolture à propos des chiens nourris dans des plats de Havilland – cette porcelaine que l'on m'avait si souvent fait voir devant la lumière d'une lampe pour que j'en admire la transparence de coquille d'oeuf –, si je n'arrivais pas à m'exprimer, c'est que j'ignorais la valeur de ce que je savais, de ce que mes oreilles avaient entendu, mes yeux vu ou mes mains tenu, et que je ne savais rien en dire. Je ne crois pas que cette enfant était ce que mon grand-père entendait par « dégourdi », mais elle avait réussi à me faire me sentir stupide. Je battis en retraite et fut seule de nouveau, mais c'est

long une journée quand on a six ans et qu'en somme on ne peut pas rester assise à ouvrir et fermer sans arrêt son plumier neuf. J'allai donc vers d'autres enfants et ce fut la même chose. En classe je faisais ce que l'on me disait et c'était facile. A la fin de la semaine j'avais compris que je n'échouerais ni en sixième ni en aucune autre classe. Tout irait donc très bien.

À partir de ce moment la vie changea d'une manière indéfinissable et à la maison, l'après-midi ou durant les week-ends, je ne me sentais plus la même. Quelque chose me manquait mais je ne savais pas quoi. Je savais que même si je vivais mille ans, j'admettrais toujours sans rien dire qu'un vieil homme donne à manger à ses chiens dans des plats de porcelaine précieuse ou qu'un perroquet puisse citer Shakespeare. A la maison quand je regardais autour de moi, je voyais les mêmes visages ; les chiens étaient toujours les mêmes, portaient les mêmes noms, seulement comme chaque hiver, les nuits étant plus froides, ils n'avaient plus leurs crises. Ni le monde qui m'entourait ni personne en particulier n'avaient changé et pourtant, j'étais en train de les perdre, ils s'effaçaient sous mes yeux. Vous pouvez aller ailleurs, n'importe où, même sur la lune, mais vous ne revenez jamais tout à fait le même. J'étais allée au bout d'une rue, j'étais entrée à l'heure convenue dans un bâtiment et au retour je ne me sentais plus la même vis-à-vis de mon grand-père, du pain au gingembre ou d'un cartable neuf. C'était cela la grande surprise et je n'y pouvais rien.

La vie est importante jusqu'à la dernière faille, jusqu'au moindre recoin. L'agitation d'une branche

d'arbre dans le ciel orageux d'un petit matin de février vous dira pour toujours la poésie, la lutte tenace, ni triste ni coupable, de la nature. La marche des fourmis, l'une derrière l'autre, pressées d'arriver là-bas pour monter et descendre le long du pilier blanc du portail est une chose importante aussi. Tant que vous ne les avez pas vus, vous ne savez rien de la flamme perverse et du craquement de l'éclair frappant un arbre jeune et haut. Rien n'y changera rien, c'est comme ça.

Ainsi rien ne changeait, rien ni personne, mais ayant commencé à les perdre un peu, je ne pouvais plus inverser le sens du courant et à la fin je les perdis tout à fait. Ce petit remords, cette petite tristesse que j'avais éprouvés parfois, était-ce parce que je n'avais pas eu assez besoin d'eux, parce que je ne m'y étais pas assez accrochée, parce que, en un mot, je ne les avais pas assez aimés ?

Ils sont à présent presque tous morts et enterrés, les chiens, le perroquet, les gens, et tout. Tous les meubles ont été dispersés ou sont allés en héritage à de lointains cousins, la maison a été achetée par un étranger et divisée en appartements. Il n'y a vraiment pas là de quoi épiloguer ou se lamenter, c'est une fin normale.

Longtemps avant que personne ne soit mort, ou aucun animal, j'évaluais dans un monde à part ; nos questions et nos réponses, nos rencontres et nos conversations ne servaient pas plus à nous mettre en contact que si nous avions déjà été des êtres matériels capables de passer les uns à travers les autres sans même s'en apercevoir.

Des années plus tard, il y a quelques mois à

peine, étant revenue au pays en visite, je fus invitée à un bridge avec des amis. Sur la table à thé je vis une boîte en verre d'un bleu laiteux avec un dragon gravé en or sur le couvercle. « Cette boîte vient de la maison des vieux Thomas », dit mon amie. Elle l'avait eue de façon indirecte et nous raconta comment, mais elle n'avait jamais réussi à l'ouvrir. Je pris la boîte dont je ne me souvenais pas du tout et, sans même réfléchir, je posai tout de suite mon doigt sur le dédic caché, le couvercle s'ouvrit en grand. Ce n'était pas un hasard. Dans le temps on avait dû me montrer le mécanisme et quelque chose en moi l'avait retenu d'instinct. Ne les avais-je alors jamais réellement perdus ? J'étais perplexe. Un immense monde caché miroita un instant, devint presque visible, juste avant que l'image ne bascule dans l'inconscient. Peut-être n'avait-il jamais rien égaré, ce grand gardien silencieux au fond de moi ?

*(Traduit de l'américain par Simone Darses)*